

Séverin Duc

La guerre de Milan

*Conquérir, gouverner, résister
dans l'Europe de la Renaissance*

Préface de Denis Crouzet



ÉPOQUES

Champ Vallon

ÉPOQUES
EST UNE COLLECTION
DIRIGÉE PAR
JOËL CORNETTE

Illustration de couverture :
Wunderzeichenbuch {Livre des Miracles}, Augsbourg, c. 1550, f°144.

© 2019, CHAMP VALLON, 01350 Ceyzérieu
www.champ-vallon.com
ISBN 979-10-267-0842-1
ISSN 0298-4792

LA GUERRE DE MILAN

Le présent ouvrage est publié avec l'aide du Centre Roland-Mousnier
et de l'Axe 3 du LabEx-EHNE

Séverin Duc

LA GUERRE DE MILAN

*CONQUÉRIR, GOUVERNER, RÉSISTER
DANS L'EUROPE DE LA RENAISSANCE
(1515-1530)*

Préface de Denis Crouzet

Champ Vallon

« Région d'exil, contrée de fantasmes et d'illusions, royaume de mort, duché de pourriture, comté de vanité, cité de misère, maison de tentations et séjour damnable. Telle est cette région mondaine, en laquelle vous entretient Follie ».

Jean Thenaud, *Premier Traité: le Triumphe de Prudence*, 1517-1523.

PRÉFACE

Il a fallu à Séverin Duc beaucoup de travail, beaucoup de labeur mais surtout beaucoup de passion pour parvenir à écrire La Guerre de Milan, un grand livre qui ne ressemble à aucun autre, parce qu'il est celui d'un historien de caractère et de ferveur, qui avait en lui une exigence d'aller toujours plus loin dans ses acquis et qui a donc vécu sa recherche comme s'il était installé sur une terre instable, mouvante à laquelle il devait s'adapter en adhérant lui-même à une instabilité heuristique. Séverin Duc est un historien à la fois conscient de sa perfectibilité et perfectionniste, qui a construit doucement et sûrement sa méthode analytique, ses points d'appui documentaires, ses objectifs herméneutiques, sans préjugés et en acceptant originellement, spontanément et intelligemment de ne pas savoir où il allait se laisser emmener par sa passion d'histoire, mû par le seul souci d'expliquer et de comprendre pourquoi et comment entre 1515 et 1530 l'État de Milan était devenu « un champ de forces et de luttes à la Renaissance » ; et de rendre compte de ce que le processus agonal y avait tourné en défaveur de la royauté française ; d'appréhender pourquoi Charles Quint avait réussi, tout en se tenant à distance de l'enchaînement factuel, à conduire au succès une opération de domination politique capitale sur le plan, non seulement de la réalisation de ses rêves impérialo-messianiques, mais aussi dans la visée de la construction d'une Europe Habsbourg le plus largement intraconnectée par des élites de la guerre, de l'obéissance et de l'économie. D'emblée, Séverin Duc a saisi qu'il ne devait pas écrire seulement un fragment de l'histoire de l'Italie au temps des « Guerres d'Italie », mais qu'il avait devant lui à analyser un tournant dans l'histoire de l'Europe. Le Milanais devenait un théâtre de l'Europe en devenir.

Pas de grand livre sans une grande science qui a été mobilisée ici de manière à la fois massive et sélective, et sans une implacable et intransigeante érudition. Séverin Duc compte parmi les historiens qui aiment aller hanter les archives, parce que, comme Michelet aimait à le raconter, celles-ci peuvent donner l'illusion de communiquer avec les morts, au hasard des journées qui passent dans une semi-pénombre. Les archives sont comme des cimetières qui parlent à qui accepte d'y passer de longues heures silencieuses pour quelques instants d'effraction et de communication avec le passé : là gisent les sources manuscrites définies par Séverin Duc comme une « eau qui

PRÉFACE

jaillit d'un lieu naturel », identifiées au rythme d'un minutieux labeur d'abeille butineuse et issues des archives « comunale » ou « di Stato » de Milan, de Côme, de Pavie, de Lodi, de Mantoue, de Parme, de Plaisance, des Archives Nationales ou encore de l'Archivo general de España à Simancas ; sources imprimées ensuite patiemment collationnées dans les fonds des bibliothèques et oscillant des Nouvelles de Bandello à la Cronica milanese de Burigozzo, des Œuvres poétiques de Guillaume Cretin à l'Autobiografia de Gattinara, des Papiers d'État des Granvelle aux Lettere de Guicciardini, des Memorie antiche di Como de Magnocavallo à l'abbé de Nájera, d'une quarantaine de volumes des Diarii de Sanudo au Testamento de Ludovic Le More, de la Relacion de Juan de Oznaya au De orbe nuovo de Pierre Martire etc.

Tout de suite, Séverin Duc dilate la fonction historique, qui ne vise pas seulement à ses yeux à déchiffrer et lire les écritures du premier XVI^e siècle, mais à les écouter comme on écoute une symphonie : il évoque sa fascination pour la « polyphonie des sources » produisant comme une mélodie intra-subjective « faisant de l'historien un décrypteur » qui doit ensuite rechercher « les clés pour restituer le code général et les sous-codes ». Être historien, c'est avant tout donc se glisser dans la peau d'un sémioticien, qui enquête sur un métalangage et qui se fixe sur l'analyse des procédés de communications et des relations intersémiques, en les décodant et en les théorisant tout à la fois. Et qui part du principe selon lequel plus il y a de signes livrés par le passé, plus il y a de possibles de significations ainsi que l'a souligné L. Hjelmlev dans ses Prolégomènes à une théorie du langage : et surtout que « Toute signification de signe naît d'un contexte, que nous entendons par là un contexte de situation ou un contexte explicite ». D'où cette profusion documentaire qui aurait pu être encore complétement, si la raison n'était pas intervenue.

Et dans cette optique d'un rapport signe / conjoncture, Séverin Duc affirme combien il est vital de voir comment se mouvaient, au sein d'une globalité, les différents systèmes linguistiques et donc symboliques des parties prenantes, comment ils pouvaient être en adéquation ou inadéquation, s'emboîter ou se déboîter, communiquer ou entrer en conflit. L'historien des archives doit ordonner et qualifier, ou requalifier, les signes pour comprendre les champs d'expansion ou de rétention de la décision et donc du pouvoir, ou encore les phénomènes de conflictualisation et conséquemment de « partialisation » des acteurs. Avec un éveil constant au temps, parce qu'un langage qui parle est instable, est en devenir perpétuel dans la mesure où se succèdent de nouveaux protagonistes qui animent et profèrent leur propre parole. Des pages qui feront école sont ici écrites, qui renouvellent l'approche aussi bien du politique que de la paix et de la guerre, croisant verticalité et horizontalité dans le travail de l'historien, espace et durée, micro- et macro-histoire, sociétés et pouvoirs, paroles et actions, symbolique et principe de réalité, immobilité et mouvement, conscient et non-conscient, ordre et désordre, événement et non-événement, etc. Le tout dans cette perspective sémiotique qui fait travailler l'historien différemment...

Qui le fait travailler différemment aussi parce que, outre la mise en valeur d'une

PRÉFACE

longue chaîne historiographique qui va des grands anciens jusqu'au plus récent des ouvrages ou articles espagnols, italiens, anglo-saxons, allemands, français, etc., se surimpose une volonté d'intégration éclectique des sciences humaines et sociales, avec, entre autres, des références à Luc Boltanski, Pierre Bourdieu, Pierre Clastres, Gilles Deleuze et Félix Guattari, Emmanuel Levinas, Ernst Cassirer, Chaim Perelman, Élisée Reclus, etc. : à la sémiotique s'ajoutent la psychanalyse, l'anthropologie, la sociologie, la philosophie cognitive, etc. En découle que la réflexion, qui entreprend d'emblée une quête de ce qui est nommé une réalité du pouvoir entendu comme une réalité humaine et quotidienne, est bâtie sur une volonté d'ouverture épistémologique qui passe par le recours à des concepts peu fréquentés par les historiens ; tel celui de champ de forces et de luttes qui, intrinsèquement, est un défi au positivisme et à ses avatars facticistes ou fonctionnalistes : en partant de Cassirer et de Bourdieu, Séverin Duc développe une anthropologie politique qui appréhende ou saisit la finalité du travail de domination en tant que recherche de la production d'un « champ de forces convergentes », mais aussi d'une action marquée par la célérité, la « production du temps indexé au doute » et donc à des tactiques de contrôle de l'imprévisible. Ce qui contraint qui souhaite recomposer l'histoire bien sûr à la multiplication des paramètres et à l'évitement du schématisme. Il faut ici citer les présupposés qui redonnent vie à La Guerre de Milan : « par "force", nous entendons une "énergie", un pouvoir d'agir » ; « Multiples et portées par des hommes, les forces sont la résultante des réseaux diplomatiques et d'espionnage, d'amitié et de fidélité, de capacités militaires princières, nobiliaires ou populaires, de ressources financières alimentées par le fisc, du crédit et de la prédation, des droits divers sur une terre, des imaginaires du pouvoir international, national, régional ou local, de l'attachement d'élites et d'un peuple entre eux ou en direction d'un ou plusieurs princes, etc. »

Si ici il s'avère nécessaire de citer ce long passage, c'est afin de donner à entrevoir que l'histoire qu'a voulu écrire Séverin Duc est une histoire difficile, minutieuse, précise, intelligente, un défi aux stéréotypes de longue durée, un défi qui veut inclure et activer le maximum de variables tout en tenant compte de ce que ces variables se déplacent toutes, comme sur un curseur, dans des temporalités plus ou moins accélérées, incluantes ou excluantes, intégratrices ou désintégratrices les unes des autres, ceci sur circa quinze années fécondes en incertitudes, en rebondissements, en imprévisibilité. En bref, sans cesse il faut tenir compte de ce que ce qui est se décompose puis se recompose et que rien n'est prédéterminé dans cette Lombardie prise dans l'étau des rapports de forces internationaux et dans la tenaille de ses propres antagonismes internes. Il est donc nécessaire d'expliquer autrement que par un causalisme étriqué le grand tournant politique qui est au terme des quinze années de La Guerre de Milan.

Et le résultat est impressionnant, car le lecteur, plus il progresse, est comme pris, capturé, emprisonné, enserré dans un processus historique dont il connaît bien sûr la fin, l'établissement du système de la domination impériale, mais qu'au fil des jours, des mois, des années, Séverin Duc entreprend de comprendre, disséquer, ausculter, et d'expliquer dans ses avancées et ses rétractions, ses jeux d'accommodations ou de

PRÉFACE

dépassements, sans jamais basculer à aucun moment dans le réductionnisme causaliste. L'historien doit inventer du sens, mais surtout il doit rendre compte de ce pourquoi le sens, méta-historiquement, a pris finalement telle direction pour se stabiliser ou se durcir à la fin de la décennie 1520.

C'est pour cette raison qu'un suivi temporel à la fois événementiel, méta-événementiel et supra-événementiel a été une absolue nécessité: on ne fait de bonne histoire que d'histoire du détail et *La Guerre de Milan* se lit comme un modèle de réflexion épistémologique sur la dialectique du détail et du structurel impliquée dans une reconstitution factuelle, une sorte de filmographie totalisante de l'histoire de l'État de Milan faisant intervenir sans cesse les forces qui la portent en avant. Il faut dire ici que, dans ce projet quasi filmographique, tout commence par une manière de mise en place scénique. L'historien sémioticien Séverin Duc construit une pensée systémique sur la base d'une procédure dramaturgique qui a pour point d'origine les sublimes ultramontaines déterminant l'imaginaire d'une transmutation d'un souverain français toutefois accompagné de sa panthère, symbole des passions domestiquées mais aussi d'une puissance d'ensauvagement du pouvoir, une puissance d'un roi qui se met en scène aussi dans le toucher des écrouelles dans un État de Milan dont la tradition est dite par Séverin Duc proche du « pactisme ou contractualisme ».

Difficile de mieux évoquer symboliquement le fait que c'est dans l'antinomie que se fait la rencontre du souverain et de ses nouveaux sujets. Dès le début de l'aventure française, se décèle une sorte d'incommunication partagée entre ce roi héros et Christ tout à la fois et une méconnaissance réelle ou feinte, de la part des Milanais, de ce que peut porter en lui le système politico-idéologique français. Et l'incommunication est du côté français active également: « obligé devant Dieu », le roi n'a pas à rendre compte de ce qu'il fait. François I^{er}, Séverin Duc le démontre, ne tire pas de leçon de l'expérience négative de 1512, ou plutôt son providentialisme sacré fait qu'il ne peut pas tirer de leçon de ce qui s'est passé quelques années plus tôt et a fait passer les Français de la gloire à l'humiliation: il y a eu « déconstruction » du pouvoir du roi de France et ne va pas être réduite « la diffraction accrue entre l'imaginaire des Valois et la réalité milanaise ». Peut-être parce que le stato de Milan est pris comme un champ, précisément, d'expérimentation de la mutation idéologique qui a suivi la mort de Louis XII et qui conduit à une sur-sacralisation de la figure monarchique. Cette mutation est un acteur dans le champ de forces, mais pas le seul.

La Guerre de Milan est une fouille quasi archéologique dans les instants successifs qui rythment des années 1515-1516 qui deviennent sous la plume de Séverin Duc une progression dans de grandes illusions: les Milanais prêtent certes serment, mais c'est parce qu'ils ne peuvent pas faire autrement face au discours de passage en force du chancelier Duprat. Ce sont des règles du jeu qui ne sont en aucun cas endogènes qui sont imposées ou inscrites simultanément discursivement et symboliquement. Elles formalisent une rupture dans l'imaginaire politique lombard. Important est le développement sur ce qui se révèle avoir été une contradiction de la gestion française, par-delà l'imposition d'une logistique importée: l'impossibilité d'application d'une

PRÉFACE

politique qui aurait été « détachée du centre », donc des décisions prises loin de Milan capitale du stato mais qui valent immédiatement pour ce stato. À quoi s'ajoute le fait que les Français vivent leur temps italien comme un temps de transition temporaire, qu'ils viennent dans le cadre d'un désir de carrière ou d'une aspiration au profit soit honorifique soit financier. C'est-à-dire une autre contradiction, entre la temporalité d'une saisie territorialo-politique conçue pour perdurer et la temporalité d'une société militaro-administrative qui est de passage.

Une analyse très perspicace des deux textes de Claude de Seyssel intervient alors, l'Exorde en la translation de l'histoire de Justin et bien sûr la Monarchie de France. Seyssel est perçu doublement, d'une part comme un penseur de l'échec d'avant Marignan et d'autre part un pédagogue des moyens destinés à éviter que l'échec ne recommence. C'est une théorisation correctrice qui est proposée autour de la question du comment entretenir et vivifier une empathie des Milanais, comment faire en sorte que ceux-ci « se réputeront bien heureux d'être tombés entre Vos mains et connaîtront la douceur et la suavité de la domination des Français ». Seyssel en appelle à la mesure, et apparaît en quelque sorte être un précurseur de Mercurino da Gattinara et de son « indirect rule », qui refuse « de séparer le fait militaire de la justice et de la police ». Et pour ce qui est de la justice, c'est « faire honneur, accueil et bonne chère aux gens du pays, même aux principaux ». Pour créer et développer une situation stable, il faut que le pouvoir soit patient, qu'il gouverne au-dessus des factions sans pour autant les anéantir ou promouvoir une faction aux dépens d'une autre. Une politique de la pondération, conduite par un roi qui doit être un praticien en Milanais de l'équilibre comme il est dans son royaume le promoteur de l'équilibre entre ordres et États, un roi usant de modération et honnêteté, dans la tradition d'Appien, Des Guerres des Romains dont la traduction par Claude de Seyssel est publiée en 1544, avec une dédicace à Louis XII exaltant l'autorégulation du bon roi qui sait qu'il doit limiter son pouvoir : « et d'autant vont plus les affaires du royaume prosperans, que les Roys, qui sont la fontaine et la source de laquelle fluent et descendent tous les ruisseaulx de bonne police et de justice, sont plus attentifs à faire entretenir ceste union et correspondance, comme vrays et naturel Princes qui taschent principalement au bien commun du royaume, qu'ils reputent le leur propre... »

Le grand problème, sur lequel La Guerre de Milan pose l'attention de son lecteur, est celui de la mise en occultation de la modération seyssélienne – que d'ailleurs Louis XII n'avait pas appliquée pour lui-même de manière rigoureuse. Il y eut un ultime instant du possible toutefois d'un croisement des attentes politiques, avec Charles de Bourbon à propos de qui des pages novatrices sont écrites ; Bourbon qui écoute, qui se fait médiateur, qui « ressemble bien plus à un duc de Milan qu'à un lieutenant du roi de France en Lombardie » – peut-être parce que, par sa mère Claire de Gonzague et l'entourage de celle-ci, il aurait reçu les rudiments d'une connaissance des modes péninsulaires de gouvernementalité ; Bourbon pacificateur mais peut-être parce qu'il appartient aussi à un autre cadre idéologique, celui d'une monarchie

PRÉFACE

coactive et non pas unilatéralement distributrice de l'absoluité d'une autorité sursacralisée dans et par un providentialisme.

Remarquable est le développement sur l'instant Lautrec, guerrier du roi et guerrier de Dieu, déjà tueur du roi lors du sac de Brescia, et ensuite pour toujours incapable de rentrer dans le champ discursif de la négociation, pour qui toute opposition doit se défaire dans la profération et l'effectuation d'une violence verbale et physique; Lautrec qui va jusqu'à tuer de ses propres mains des soldats mutins, homme d'honneur qui ne peut s'accomplir que dans la violence. Homme d'amour de la haine. Avec Lautrec, on est au cœur d'une contre-logique qui voit dans la terreur une forme de substitut à l'absence ou la distance d'un roi absolu d'autorité. À quoi se surimpose le fait, stimulant le « dissensus politique », d'une guerre qui a coûté très cher en 1515 et qui, comme l'avait justement écrit Pierre Chaunu dans l'Histoire économique de la France, implique désormais une sorte de course toujours plus en avant dans la pression fiscale et donc une subéconomie de prédation.

Toujours dans sa mise en place d'une conjoncture dramaturgique, Séverin Duc s'attache à cerner ce qu'on pourrait appeler la mémoire de 1515-1516: il y a un champ de régulation qui se trouve bouleversé par l'intrusion sans partage dominante du roi de France, et qui produit un rétrécissement de la sphère de l'honneur politique et des circuits de la faveur qui non seulement évoluent de manière discriminatoire ou arbitraire pour les Lombards mais perdent de leur intensité et de leur capacité d'inclusion ou d'implication sociale et donc politique: c'est ainsi que Séverin Duc peut écrire qu'une « pyramidalisation » du patronage se déploie en direction des grandes familles, provoquant l'ascendance d'un groupe resserré (Visconti, Pallavicino, Sanseverino et Trivulzio) sur une majorité de nobles. En renforçant certains, le roi de France entend « transformer les feudataires ancrés dans leurs terres et encombrants du temps des Sforza en aristocrates intégrés à la cour de France et médiateurs des affaires lombardes de la monarchie. Dans les cités, les Français utilisent l'ensemble des capi fazioni comme des relais du roi et des maîtres de la société aptes à la mobiliser ». Le placage ou la duplication d'un modèle.

Et Lautrec focalise cette mutation sur les Trivulzio, avec 11 membres de la casa pensionnés du roi en 1518, et 4 à être capitaines de compagnies d'ordonnance. Des Trivulzio qui se coupent de la société milanaise et qui gagnent ou assurent leur prédominance aux dépens des autres forces traditionnelles, donc la maison réputée gibeline des Sanseverino. On ne peut qu'être fasciné par cette stratégie qui s'autodésstabilise avec la disgrâce et la mort de Gian Giacomo et qui participe d'une volonté d'ignorer que l'ordre social en Lombardie est construit sur la concordia discors et donc des appartenances factionnaires que la royauté veut muer en aristocratie de service, alors que la culture autochtone de l'honneur détermine des séquences de remise en question de l'ordre et l'instauration d'un processus répressif qui va faire des Français des corps étrangers à la société.

Il y a donc, par-delà les événements militaires de 1521, le creusement accentué d'un passif français en Milanais qui rend compte du glissement vers l'échec poli-

PRÉFACE

tique: un échec dont un des piliers décisifs est la solution d'hyper-violence pour laquelle opte Lautrec durant l'été et l'automne 1521. Séverin Duc scrute la montée en puissance du processus de désintégration du Milanais royal, à travers la constitution de bandes actives, donc celles de fuorusciti qui se sont installés sur certaines des marges de l'État lombard. Peut-on parler d'un empirisme contre-Étatique, ou de stratégies rationalisées de guérillas avivées par l'alliance de Charles de Habsbourg et des Sforza ? Cette forme de guerre non conventionnelle s'inspire-t-elle de pratiques agonales antérieures ou est-elle liée à une évolution de l'outil militaire de ces années du premier XVI^e siècle ? Une étude remarquable des tentatives de contre-guérilla menées par Lautrec est conduite, qui démontre le passage à une forme de guerre pré-moderne faisant penser aux conflits coloniaux et post-coloniaux du XX^e siècle. « Sur le temps court, pour survivre, le pouvoir souverain va se transformer en pouvoir de destruction, habité du désir d'éradication ». Une guerre subconventionnelle, d'une brutalisation extrême, au cours de laquelle les Français deviennent bien les « barbares » dénoncés par Guichardin dans la Storia d'Italia ou par Paolo Giovio affirmant que la « cruauté barbare » des Français avait envahi une Italie dans laquelle les Italiens se faisaient jusqu'alors la guerre avec « humanité », avec des opérations de traques conduites jusqu'en territoires non milanais pour essayer de détruire des bases arrière estimées subversives ; mais aussi parallèlement à des rebelles qui sont en empathie avec les populations du plat pays, des Français qui procèdent à des purges sociales, des arrestations et des tortures, et mettent en œuvre une stratégie de la terreur. Des Français ensauvagés... Pas du tout la belle guerre...

On est là dans certaines des meilleures pages de La Guerre de Milan, dans cette situation des Français qui fait penser à celle, plus tard, des troupes napoléoniennes en Espagne: actions de terrorisation des populations, comme Lescun, frère de Lautrec, le programme en parlant d'une « carbonnade » des adversaires destinée à ce qu'il en demeure « mémoire » jusqu'à la fin des temps, décisions de « hacher en pièces » les bannis, successions de décapitations de présumés comploteurs: 200 exécutions capitales à Milan qui témoignent de la force de la peur éprouvée par les Français et de leur volonté de réplique par la répression la plus brutale. Une zone insurrectionnelle cruciale est cernée entre Parme et Plaisance, qui menace de gagner Crémone et Pavie, et les exécutions se multiplient. Et la désintégration qui se poursuit, malgré une guerre de contre-guérilla qui obtient tout de même des succès sanglants. Un moment atroce qui n'empêche pas l'armée hispano-pontificale de progresser vers Milan en novembre 1521. Dans la soirée du 19, la ville tombe, consacrant l'échec de la violence absolue d'un roi absolu qui aurait été en décalage avec la culture politique des Milanais mais qui, sans doute, aurait contaminé les partisans anti-français jusqu'à les entraîner eux-mêmes à des actions vindicatives tout aussi atroces. On aimerait ici une comparaison entre rites de violences... et donc la valorisation de leurs jeux et interactions signifiants... en tout cas en Milanais, la violence appelle la violence et les Français sont au premier rang d'une société criminelle de guerre...

Puis « le stato sforzesco renaît », le lecteur entame une autre grande séquence

PRÉFACE

de La Guerre de Milan. C'est l'histoire d'une tentative de reconstruction qui est décrite, qui va opérer par déconstruction et réactivation tout à la fois : « verticalisante et brutale, la domination française a montré ses limites en termes d'adaptabilité au champ de forces local. Un autre type de pouvoir princier s'impose, plus fluide, plus dialectique et surtout plus attentif à la micro-politique ». Le mot important est sans doute ici « dialectique », révélant implicitement que, désormais, c'est une science en actes du pouvoir et de la domination qui entre en scène, plus qu'une action commandée par une idéologie sacrée univoque. La démarche est donc une rétroversion : à la lumière de la tentative sforzesque se perçoivent rétroactivement bien les évidences des faits d'inaccommodations des Français à la situation milanaise – étrangers, ils demeurent des étrangers, à commencer dans la pratique même de la violence.

C'est Girolamo Morone qui prend en charge la réorganisation politico-sociale, de manière « soft » qui n'exclut pas dans l'administration des reconductions de serviteurs de l'époque de la domination française mais qui se traduit pratiquement et symboliquement par une exécution des Français couplée à la mise en place de rituels d'unité ambrosienne : ceci par exemple par la voie d'une grande procession le 2 février 1522 et par la mobilisation d'un peuple qui porte les armes. Jusqu'à 64 « bandiere » de Milanais sont alors levées. Avec un grand moment : l'entrée de Francesco II Sforza le 4 avril couplée à la bataille de la Bicoque, une entrée peu après unissant bibliquement gentiluomini et popolo à un pouvoir qui veut renvoyer devant lui plus l'image d'un duc des Milanais que de Milan.

Suit une belle analyse du travail des nouveaux maîtres de Milan pour parvenir à une réduction des contradictions internes au régime : avec une démarche centrale qui est le bannissement des partisans de la France et de ceux qui se sont compromis. 414 bannis et des chiffres qui sont donnés pour comparaison : 1 020 individus sous le régime français qui s'est conclu en catastrophe, et 2 640 sous la tutelle ultérieure Habsbourg, de 1526 à 1529. Avec le nouveau régime, les guelfes francophiles sont au cœur d'une grande opération de sécurisation. Des pages remarquables sont écrites sur le traitement du problème posé par les Visconti et l'assassinat de Monsignorino, ainsi que sur la tentative d'assassinat du duc lui-même le 21 août 1523, tout comme est donnée une analyse fine des raisons qui poussent François I^{er} à relancer la guerre en s'appuyant sur des « case » francophiles afin de contrer le cheval de Troie impérial qu'apparaît de plus en plus être le nouveau régime aux yeux de la France ; une France atteinte du syndrome obsidional de l'encerclement et marquée par la volonté de façonner ou réinvestir un espace impérial alternatif de celui qui s'est dérobé en 1519.

Séverin Duc interprète alors l'histoire sous l'angle de l'ambivalence. Chaque acteur joue un rôle propre, ouvert ou dissimulé, mais son action tient compte toujours de ce que le jeu ne se joue pas à deux mais à trois, si ce n'est à plus de trois et sous l'influence de multiples variables. Et ici le lecteur rentre de plain-pied dans une métahistoire, dans laquelle il faut se méfier des faits et des dits, parce que les acteurs sont des joueurs, qui cachent toujours leurs cartes... Dès février 1523, Charles Quint

PRÉFACE

écrit précisément à Prospero Colonna qu'il n'y a pas de raison de relâcher la pression sur le Milanais, parce qu'en aval du contrôle indirect pour l'instant de Milan, il y a le couronnement impérial qu'il faut penser à programmer. Le Milanais doit être lu à la lumière d'une politique impériale qui vise la globalité de l'Italie et qui donc veut neutraliser le pape et Venise après avoir pris le contrôle de Gênes. Dès 1523, il y a une lisibilité effective des projets impériaux que l'affaire Bourbon dramatise plus encore. Ce qui permettrait de dire que l'offensive confiée à Bonnivet ne relève plus du même système symbolique que la prise de contrôle de Milan précédemment : désormais le Milanais devient moins une cible à finalité prédatrice qu'un espace symbolique vital pour le royaume de France et pour ses ambitions politiques à grande échelle.

Mais là encore peut-être faudrait-il évoquer une inadéquation de l'outil militaire français à la renaissance de l'État sforzesque : la guerre de mouvement tourne à la guerre de blocus de la capitale qui tient bon, et Bonnivet ne veut pas assumer le risque de laisser s'autodétruire son armée qu'il préfère replier vers le nord du duché. Séverin Duc attire l'attention sur un fait : l'offensive française permet aux Espagnols de prendre le contrôle de l'armée de la Ligue, de devenir donc le rempart face aux Français, avec en plus l'arrivée de Charles de Bourbon dont l'honneur n'attend pas et qui est partisan de la mise en action d'une stratégie qui serait la plus directe et immédiate de contact et donc de choc. D'où le repli catastrophique de Bonnivet. Le vide laissé autour de la monarchie française par les pratiques ayant conduit Bourbon à s'excentrer de la faveur royale puis à négocier avec Henri VIII et Charles Quint est totalement désormais perceptible et Séverin Duc, indirectement, le met très bien en valeur. François I^{er} n'avait jusqu'à présent pas compris grand-chose au Milanais et à l'Italie, mais son déficit d'intellection s'amplifie désormais parce que Bourbon, lui, sait la voie qu'il faut suivre.

Dans ce contexte, les pages consacrées à « Fin des temps, force de l'Amour » constituent une des articulations les plus originales de La Guerre de Milan : elles sont consacrées aux quelques mois qui vont de l'automne 1523 au printemps 1524. Au moment où un catastrophisme eschatologique envahit l'imaginaire, Milan nouvelle Jérusalem semble se préparer à l'attente de la Parousie en cultivant une idéologie de l'union des cœurs face au roi des ténèbres qu'est François I^{er} et au berger de l'unum ovile qu'est Charles Quint. Vient l'instant de la Milan céleste de Francesco II Sforza, avec la confiance donnée au popolo, l'instauration d'un mode communicationnel de l'amitié du prince. En parallèle, il y a le discours apocalyptique de Porrentino, la réplique très violente des exilés et le cycle de violences qui reprend ; ce que Séverin Duc nomme la « prédatocratie », qui « finit par régler et conditionner les rapports humains en Lombardie, au sens que l'exercice du pouvoir devient indistinct de l'agir prédateur – comme Gilles Deleuze et Félix Guattari en ont établi l'hypothèse. Les représentants de la république de Venise postés à la frontière lombarde, notamment à Bergame, sont les chroniqueurs quotidiens de la guerre cruelle volontairement menée par les deux camps : tentative d'assassinat de Guichardin par Bozzolo, massacres de fuorusciti milanais, exécutions sommaires de prisonniers français et

PRÉFACE

parfois par égorgement, mise à mort de prisonniers sforzesques « per far vendetta », viols des femmes et rançonnements des hommes, pillages et meurtres des Gibelins, torture des espions, et même désir de lapidation des négociateurs identifiés à des « Judas ». On est loin des récits de belle guerre chevaleresque ou de la Guerre juste, on est plutôt dans l'anticipation ou la préthéâtralisation de ce que sera la criminalité guerrière de la Guerre de Trente ans...

Et cette deuxième grande séquence paroxystique de violence se clôt, dans la scénographie dramatique composée par Séverin Duc, sur ce qui pourrait s'appeler « fin de partie ». Est scruté le temps du retour du roi en Lombardie qui est aussi le temps d'une constatation : l'État de Milan est un espace épouvantablement victimaire, avec sa capitale qui a perdu 40 % de sa population, Pavie 65 %, chiffres qui ne sont que des buttes témoins d'une dévastation globale du plat pays ravagé par des prédateurs activistes des deux camps, d'une peur envahissante, d'une prédation que subissent de plein fouet les Lombards de la part des Français mais qui est aussi celle conduite, en parallèle, par les chefs de guerre impériaux. À l'hiver 1524-1525, les Français rentrés dans Milan vivent dans une terreur et un fantasme du massacre, qui exige une réplique terroriste préventive.

Suit le récit analytique du siège de Pavie et le fait de la rupture des codes de la guerre par Montmorency qui pourrait être à l'origine de la violence même du massacre dans la bataille perdue par les Français, des 5 à 6 000 tués. La violence, jusque-là agie par des bandes, devient le fait d'armées. D'où une conclusion, qui est que l'histoire autoproduit son futur, ou du moins donne les règles du jeu de sa conditionnalité : « en Italie, les Valois l'ont montré avant les Habsbourg : la conquête crée les conditions d'un régime de domination qui n'aspire qu'à son accroissement et son intensification ». En tout cas La Guerre de Milan met en valeur de façon décisive un modèle de violence dévastatrice au sein de laquelle ont opéré des forces érigeant l'atrocité en technique de combat contre l'adversaire. Faut-il y voir un laboratoire de la « modernité » se développant dans des massacres et des tueries sur une longue durée ? Ou faut-il y distinguer la resurgie d'une culture militaire partagée de la violence qui aurait été réactivée dans un espace lombard martyrisé, parce que ensauvagé non seulement par des Français et des Impériaux dissimulant leurs violences sous les apparences de la mythologie chevaleresque et de l'eschatologie politique de leurs souverains, mais aussi par des partisans lombards découvrant le plaisir de tuer ?

Il faut en venir ensuite à la troisième grande séquence problématique de cette histoire, « Points de rupture », qui couvre les mois de mars à octobre 1525 et qui cherche à déterminer les modalités du grand basculement advenant aux lendemains de la capture du roi de France. Avec bonheur, le lecteur posera son attention sur un développement mettant en parallèle le langage des signes de Bourbon et de Sforza. Il découvrira l'incertitude de l'univers juridico-politique qui est alors celui de Charles Quint, avec cette définition de la stratégie « graduelle » des Impériaux, qui utilisent le temps doucement pour parvenir à leurs fins – l'opposé des Français qui sont comme des éléphants dans un magasin de porcelaines et veulent tout, tout de suite. Une

PRÉFACE

formule choc, dans ce cadre: « À Leyva qui lui aurait demandé s'il était "hombre de Vuestra Magestat" ou "hombre de Italia", le duc de Milan aurait répondu être "hombre de Vuestra Magestat pero que se convenja al bien de Italia" ». Pour se maintenir à flot, Sforza se proclame être homme de tous. En réalité, il n'est homme que de lui-même ». Donc un homme isolé, sans profondeur sociale et idéologique, pourrait-on ajouter. Un futur perdant, un perdant absolu.

C'est à l'automne 1525 que Séverin Duc distingue une progression significative, avec l'arrestation de Morone et un travail des capitaines de Charles Quint visant à dévertébrer l'État de Milan, tandis qu'une science espagnole de l'ordre urbain et aussi territorial s'applique à l'espace milanais. Dans ce contexte de transmutation des signes, la figure d'Antonio de Leyva est capitale, par son expérience jouant sur les modes de réduction conflictuelle qui peuvent être à sa disposition. Charles Quint dispose ainsi en Lombardie de « the right man at the right place », bien plus habile que les favoris et serviteurs de François I^{er}.

Fondamentale est la valorisation d'un flou parfois très long dans lequel se retrouvent immergés les capitaines impériaux demeurant sans nouvelles de Charles Quint et qui fait que l'essor du pouvoir souverain s'avère être une « œuvre collective » dans le cours de l'accomplissement de laquelle l'empereur est souvent mis devant le fait accompli. Ou se laisserait plutôt porter par l'histoire afin de tenter de se déresponsabiliser des atrocités qui pourraient être perpétrées. Une œuvre certes collective, mais aussi, est-il possible d'ajouter, correspondant à cet art du tremblé de Charles Quint, à sa terreur devant la prise de décision et à sa préférence qui le pousse à laisser le temps accomplir l'histoire par une sorte de va-et-vient entre une pluralité de possibles finissant par se rétracter ou se réduire en un seul possible.

Passionnante est la reconstitution de trois mouvements signifiants dont Séverin Duc décode la dynamique de convergence: en premier lieu le processus de déconstruction ou de dévertèbrement de l'État sforzesque, en second « l'actualisation, le cadrage et la normalisation juridiques de la nouvelle domination au moyen du serment de fidélité, et enfin la conservation du pouvoir, la neutralisation du potentiel séditieux du popolo et la sécurisation du territoire urbain ». La force de l'analyse est de toujours et encore mettre en jonction l'ensemble des paramètres ou des variables qui peuvent être en mouvement dans une succession d'instant. C'est en quelques jours que presque tout le stato est investi, au temps d'une forme de rupture du duc d'avec sa ville quand il se replie dans sa forteresse bientôt assiégée. Le travail impérial est un travail de sape progressive et est détaillé dans ses multiples points d'implication ou d'imputation tactiques, les proscriptions, les récompenses, la contrainte, le « faire croire », le couvre-feu, le quadrillage urbain, la menace, la violence, la négociation: et ce sont les trois mois de négociations pour obtenir le serment de toutes les paroisses, le tout dans une conjoncture phobique qui fait penser aux Espagnols à la virtualité de perpétration d'un massacre préventif tant le massacre qui pourrait les viser les obsède eux-mêmes, avec le Duomo qu'il faut absolument contrôler.

Après une habile entreprise lente et accélérée de mise en crise de tous les référents

PRÉFACE

socio-politiques ou socio-culturels – qui témoigne des multiples postures et positions de tension –, il s'est agi pour Séverin Duc de s'attarder sur la forme moins de trahison que d'abandon ou d'autoneutralisation des élites milanaises qui en viennent à s'accommoder de la domination et à désignifier en conséquence ce qui aurait été une première insurrection. Lassitude face à une évolution toujours plus incontrôlée des rapports de forces, angoisse d'un ensauvagement militaire toujours plus destructeur, peurs sociales, souvenir de l'atrocité de sacs de ville encore récents, dont celui de Brescia par les Français ou celui de Rome par l'armée du connétable de Bourbon, volonté de conservation des prédominances, montée de fantasmes eschatologiques... Et alors au printemps 1526, tout montre qu'Antonio de Leyva va plus loin dans l'alourdissement de l'économie de prédation fiscale parce qu'il doit payer ses troupes ; cette accélération ou intensification entraîne la fermeture des boutiques et trois jours de processions destinés à demander l'intercession ambrosienne, unique môle auquel le popolo tente de se raccrocher. Puis c'est l'insurrection populaire à la nouvelle d'un renforcement en cours de la présence de la soldatesque impériale.

Un des grands morceaux de bravoure de La Guerre de Milan intervient ici. Le marquis del Vasto et Leyva – tous deux peints ensuite par Titien en 1530 à Bologne – se retrouvent sur la corde raide, mais ne lâchent rien. On est alors dans un des instants au cours desquels l'histoire peut, sur un incident, basculer dans un sens ou dans un autre, où donc il faut que l'historien se résolve à penser que l'histoire est aussi contingente, malgré tout ce qu'il peut avoir expliqué ou cherché à expliquer. Barricades, une cinquantaine de morts, puis le calme qui revient et le corps social qui se fissure toujours plus, du fait de la séparation accrue voire empiriquement institutionnalisée de la gentilhommerie d'avec le popolo. Et cet épisode étonnant relaté qui voit les Espagnols accumuler au haut du campanile du bois et de l'eau, avec ordre donné aux vigies d'allumer un feu qui pourra être visible de loin, pour que les troupes installées dans la périphérie viennent aussitôt mettre à sac en réaction la ville en cas de nouvelle insurrection. Suit, après l'arrivée de Hugo de Moncada, une mise en relief de toutes les contradictions sur lesquelles opère Charles Quint ou plutôt sur lesquelles il laisse ses capitaines opérer, dans sa certitude que l'indétermination est un outil pour parvenir à moindre risque à une résolution que seule la prudence aristotélicienne peut générer.

Jour par jour, Séverin Duc suit l'évolution du champ de forces milanais jusqu'à l'événement déclencheur, le samedi 16 juin : en l'occurrence, dans le contexte de vexations multiples orchestrées par les Impériaux : tout d'abord Leyva accompagné de soixante hommes munis de fusils et rencontrant un Milanais portant un pourpoint de velours vert à qui il demande de le suivre et qui refuse d'obtempérer en prenant en outre la fuite : un premier assassinat qui vaut pour une exécution symbolique de qui refuse l'obéissance au représentant de l'Empereur. Il aurait refusé d'ôter son chapeau devant Antonio de Leyva et aurait crié « Italia, Italia ». D'autres versions nous parviennent. Un ou deux ou plusieurs héros apparemment sans nom, mais qui font, sans l'avoir jamais su, basculer l'histoire. Parce que après leurs morts, seraient

PRÉFACE

accourus d'autres opposants criant collectivement « Italia, Italia ! » Puis un grand « tumulto » qui perdure le dimanche 17, avec des barricades mais finit par la fuite de nombreux Milanais tandis que le dernier carré de séditeux finit par déposer les armes. Est restituée historiquement une des grandes insurrections auxquelles l'Europe dominée par le pouvoir de Charles Quint ait été confrontée, mais minorée historiographiquement par rapport à la révolte ultérieure de Naples ou plus encore aux mouvements des Comuneros et Germanias parce qu'elle a été très brève. Milan est livrée à des combats de rues très durs, mais dans un déséquilibre de forces entre des professionnels de la guerre et le popolo : ce qui n'empêche pas Leyva et Vasto d'avoir été mis temporairement en difficulté jusqu'à ce que des forces d'appoint entrent en ville sans susciter de réaction de la part des élites. Deux jours de sang, mais le basculement dans la peur est décisif dans l'arrêt des combats. À nouveau, Séverin Duc recroise le connétable de Bourbon, parvenu en ville le 5 juillet 1526 avec le titre de capitaine-général dont il démontre qu'il va pratiquer une politique antinomique de celle, rigoriste, de Vasto et Leyva, et qu'il est finalement le grand opérateur de la stabilisation impériale : ceci dans la mesure où c'est lui qui a le dernier mot quand il obtient la capitulation, le 24 juillet 1526, de Sforza qui quitte le lendemain la citadelle et Milan.

Si l'on voulait, ce serait alors l'ultime chapitre de La Guerre de Milan qui serait une conclusion à cette suite dramaturgique qui a tout d'une fresque : le temps de ce que Séverin Duc nomme l'éthique bourbonnienne ne perdure pas et les contributions forcées s'accumulent, au point que Pomponio Trivulzio dépeint une cité qui ne connaît plus que « famyne, pauvreté, misère », et des « pauvres gens » qui ne cessent de mourir ou qui, quand ils ne meurent pas, attendent la mort certaine pour peu. C'est l'instant de proscriptions massives, condamnations à mort et confiscations de biens, dès le départ de Bourbon vers une destination qui sera, au terme de péripéties et hésitations de façade, finalement Rome. Leyva met en pratique une géostratégie eschatologique dont Milan est le centre. À travers Milan, c'est toute l'Italie qui est visée : « le Castillan participe à faire advenir l'empire Habsbourg : il est l'un des artisans de cette décennie-maïeutique envers et contre tous, d'une lutte contre le péril d'anéantissement, un work in progress plutôt que d'une structure juridique allant de soi ». Malgré les actions militaires de la Ligue, c'est l'année 1529 qui voit advenir le palier décisif durant des opérations de guerre très violentes mais qui tournent en faveur des Impériaux et qu'accompagne ou supporte un processus de domestication des élites : un « pacte » de l'empereur avec les élites lombardes qui vont jusqu'au bout de leur aspiration à la segmentation par rapport au reste du corps social. Morone lui-même participe du ralliement et la paix des Dames et le couronnement impérial de Bologne ne sont plus que des scansions accompagnant ou consacrant une politique du ralliement tout comme n'est historiquement qu'une péripétie la concession de l'investiture du duché à Francesco II. Entre cette concession et le couronnement, il y a continuité qui ouvre sur la mise en réseaux des élites milanaïses avec le monde Habsbourg. Une mise en réseaux dans laquelle elles ont

PRÉFACE

tout à gagner : bonheur et gloire, puissance et argent, stabilité et reconnaissance... Le début d'une nouvelle époque appelée à perdurer. Et il a suffi d'une quinzaine d'années pour que l'histoire installe le Milanais dans un devenir de longue durée, peut-être du fait d'une insurrection qui tourne mal.

Pour conclure ces quelques commentaires sur un ouvrage magistral et passionnant tant par ses apports que par sa méthode, ce serait une illusion de croire que la vaste fresque peinte touche après touche par Séverin Duc ne concerne que ce qui serait une séquence marginale et secondaire de l'histoire de l'Italie. Au moment capital où se défait dans le Saint-Empire l'unité de la chrétienté et où un grand traumatisme envahit les imaginaires, ce qui advient en Milanais dans un paroxysme de violences et dans une révolution de la domination politique est historiquement capital. Ne sont concernés dans ce tournant géopolitique pas seulement l'Italie du Nord et la Lombardie, pas seulement le roi de France et l'Empereur. Il y aurait une illusion à le croire. Ce qui se joue au terme d'une quinzaine d'années sur l'incident en apparence dérisoire d'un cri, « Italia Italia », et d'un assassinat, serait une part du devenir, désormais en gestation pour un temps long, de l'Europe moderne...

Denis CROUZET
Lettres / Sorbonne Université

ABRÉVIATIONS ET INSTRUCTIONS

Traductions

Si les citations étaient transparentes, nous les avons directement intégrées au texte en langue d'origine ; si elles étaient plus longues et complexes à manier, nous en avons proposé une traduction en note de bas de page.

Fonds d'archive

- ACLO : Archivio storico civico di Lodi.
ACMI : Archivio storico civico di Milano.
dont : LD : Lettere ducali.
ACPV : Archivio storico civico di Pavia.
AGS : Archivo General de España, Simancas.
AMAE : Archives du Ministère des Affaires étrangères, La Courneuve.
AN : Archives nationales, Paris.
ASCO : Archivio di Stato di Como.
ASCR : Archivio di Stato di Cremona.
ASMI : Archivio di Stato di Milano dont :
AGov : Atti di Governo
CVS : Carteggio Visconteo-sforzesco.
LB : Libri bannitorum.
- LS : Libri staturorum.
RP : Registro Panigarola.
ASMN : Archivio di Stato di Mantova.
dont AG : Archivio Gonzaga. *Sauf mention contraire de notre part, il est sous-entendu que les lettres des orateurs mantouans sont destinées au marquis Francesco II Gonzaga († 1519) puis à son fils Federico II Gonzaga († 1540).*
ASPAR : Archivio di Stato di Parma.
ASPIA : Archivio di Stato di Piacenza.
ASPV : Archivio di Stato di Pavia.
BNF : Bibliothèque nationale de France, dont :
Ms. fr. : manuscrit du Fonds français.
Ms. it. : manuscrit du Fonds italien.

Sources imprimées

- CAF : *Catalogue des actes de François I^{er}*, t. I (1515-1530), Paris, Imprimerie nationale, 1887.
DOCUMENTI MORONE : *Documenti che concernono la vita pubblica di Girolamo Morone*, G. Müller (éd.), in *Miscellanea di storia italiana*, série 1, III, Turin, Stamperia Reale, 1865.
ORF (de I à VII-3) : *Ordonnances des rois de France, Règne de François I^{er}*, Paris, Imprimerie nationale, 1902-1941, dont : t. I (1515-16) ; t. II (1517-20) ; t. III (1521-23) ; t. IV (1524-26) ; t. V (1527-29) ; t. VI (1530-32) ; t. VII/1-2-3 (1533-35).
LE LETTERE (de 2 à 10) : GUICCIARDINI, Francesco, *Le Lettere*, P. Jodogne (éd.), Rome, Istituto storico italiano per l'età moderna e contemporanea, 1987-2005, dont : t. 2 (1514-17) ; t. 3 (1517-18) ; t. 4 (1519-20) ; t. 5 (1520-21) ; t. 6 (1521-22) ; t. 7 (1522-23) ; t. 8 (1523) ; t. 9 (1523-25) ; t. 10 (1525-26).
RELAZIONE CAROLDO : CAROLDO, Gian Giacomo, *Relazione al Senato (1515-1520)*, in *Relazioni degli ambasciatori veneti al Senato*, t. 2, A. Segarizzi (éd.), Bari, Laterza, 1913, p. 3-29.
RICORDI MORONE : *Ricordi inediti di Gerolamo Morone, gran cancelliere dell'ultimo Duca di Milano sul decennio 1520-1530 in cui Roma fu saccheggiata, il Ducato e il Regno scadder a provincie spagnole e finì la Repubblica fiorentina*, T. Dandolo (éd.), Milan, Tipografia e Libreria Arcivescovile, 1855.
SANUDO (de 19 à 58) : SANUDO, Marino, *I Diarii*, N. Barozzi, G. Berchet et F. Stefani (éd.), Venise, Fratelli Visentini Tipografi Editori, 1879-1902, vol. 19 à 58. *Sauf mention contraire de notre part, le Conseil des Dix de la République de Venise est le destinataire des lettres que nous avons étudiées ; c'est pourquoi nous indiquons généralement le seul nom de l'auteur.*

Sigles courants

- art. cit. : article cité.
b. : busta.
éd. : éditeur ou éditrice.
dir. : directeur ou directrice.
Ibid. : *Ibidem*.
Id. : *Idem*.
leg. : *legajo*.
ms. : manuscrit.
m. a. : même auteur.
m. a. d. : mêmes auteur et destinataire que le document précédent.
- m. d. : même destinataire que le document précédent.
op. cit. : opus cité.
reg. : *registro*.
s. d. : sans date.
s. l. : sans lieu.
s. l. n. d. : sans lieu ni date.
suppl. : supplément.
vol. : volume.
t. : tome.
transcr. : transcription.

Les raisons d'une enquête

À Milan, dans la nuit du 1^{er} au 2 novembre 1535, Francesco II Sforza meurt dans son lit, paralysé, sans descendance. Par droit de dévolution, le duché de Milan, fief d'empire, revient à son suzerain : l'empereur Charles Quint. Protecteur de l'état ducal, Antonio de Leyva hisse l'étendard impérial et reçoit le serment des serviteurs du défunt. Comment expliquer cette transition en douceur alors que, depuis la fin du xv^e siècle, la Lombardie est le théâtre européen par excellence de la violence quotidienne, du coup de force, de la conquête et de la prédation ? En un temps où l'on pense que l'accroissement de son pouvoir est fonction de l'abaissement de celui d'autrui, la Chrétienté est comparée à une mer démontée sur laquelle survivent les meilleurs marins¹. Au cours des trois premières décennies du xvi^e siècle, les flots n'ont pas encore fait le tri ou, si l'on veut filer la métaphore, les navires robustes sont encore nombreux. L'histoire est ouverte aux appétits du plus grand nombre ; l'horizon calme, ordonné et pacifié est encore loin :

« Au même moment où une poignée de conquérants espagnols entamait la conquête de l'Amérique, l'Italie fut comme le nouveau monde de l'Europe. Devenue un objet de désir pour des guerriers de toutes les nationalités, on la plongea dans le chaos pour lui dérober ses richesses »².

Après l'échec napolitain de Charles VIII (1494-1495), Louis XII conquiert l'état de Milan avec aisance (1499). Bien connue de l'historio-

1. G. BUDÉ et ÉRASME, *Correspondance*, t. 3, M.-M. de la Garanderie (éd.), Paris, Vrin, 1967, p. 91, Anvers, le 9 septembre 1517, É. à Henry VIII, à propos de l'utilité de son *Institution du prince* ; N. MACHIAVELLI, *Discorsi sopra la prima Deca di Tito Livio*, libri I-II, in *Opere di Niccolò Machiavelli*, vol. 1, t. I-II, R. Rinaldi (éd.), Turin, UTET, 1999, livre 1, chap. XXXVII, p. 607-608 ; F. PROUST, « Puissance et résistance », *Rue Descartes*, 15, 1997, p. 72 ; *Supplément à la nonciature ordinaire de Roberto Acciaiuoli (1526)*, J. Fraikin (éd.), Paris, Victor Lecoffre, 1926, p. 30, Angoulême, les 19-21 juin 1526, R. A. à Clément VII.

2. N. LE ROUX, *Le Crépuscule de la chevalerie. Guerre et noblesse à la Renaissance*, Ceyzérieu, Champ Vallon, 2014, p. 14.

INTRODUCTION

graphie, sa domination se prolonge jusqu'à sa perte (1512) et débouche sur la restauration de Massimiliano Sforza sous protection suisse. En 1515, François I^{er} reprend la Lombardie grâce à Marignan¹. C'est le début de notre enquête [Carte 1]. Après son élection impériale (1519), Charles Quint, aussi roi d'Espagne, convoite le Milanais pour viabiliser et homogénéiser son empire naissant [Carte 2]². Jointe à celle du pape, son armée attaque en 1521; celle du roi résiste puis bat en retraite; Francesco II Sforza, vassal de Charles Quint, prend le pouvoir. Huit années de guerre s'ensuivent et brisent la Lombardie: le roi de France relance à outrance les hostilités, y perd ses armées et sa liberté; grâce à Sforza, l'empereur tient Milan (1522-1525) mais ses lieutenants conquièrent la Lombardie contre son avis (1525-1526); le duc de Milan est contraint de rallier, de façon assez improbable, François I^{er} son pire ennemi (1526-1529). Sur les dépouilles d'une Lombardie dévastée, sur celles de Rome aussi, Charles Quint pardonne à Sforza et obtient d'être sacré empereur... mais aussi roi des Lombards. Notre enquête s'achève ici, en 1530.

Sur un même terrain d'enquête et une séquence de quinze ans, trois types de pouvoir princier et toutes les combinaisons possibles peuvent être mis à l'étude: le pouvoir milano-ducal des Sforza à l'horizon nord-italien et germanique; le pouvoir royal des Valois séculairement centré sur la France mais attiré par l'Italie; le pouvoir impérial et polycentrique naissant des Habsbourg à vocation européenne voire mondiale. À proximité du champ, il faut ajouter les Suisses, moins ambitieux après Marignan, mais toujours ambigus; la papauté qui tente de rétablir son ascendant sur l'Italie; la république de Venise qui veut sécuriser sa *Terraferma* et ne plus jamais revivre le désastre d'Agnadello (1509); celle de Gênes qui espère retrouver un espace d'autonomie. En 1515-1530, « la stabilisation du conglomerat de puissances » est par conséquent impossible³. Dans l'esprit de chacun, plus le temps passe, plus les énergies investies ont de chances d'aboutir à un résultat décisif. Les belligérants croient au bon mot de Thomas More: « à force de jeter les dés, on finit par avoir le double-six »⁴. Spectateurs engagés de la capture « barbare » de la Lombardie, les états italiens tantôt s'allient tantôt résistent mais le brutal changement d'échelle les place toujours dans une

1. L. ARCANGELI, « Cambiamenti di dominio nello Stato di Milano durante le prime guerre d'Italia (1495-1516). Dinamiche istituzionali e movimenti collettivi », in M. BONAZZA et S. SEIDEL MENCHI (dir.), *Comunità, territori e cambi di regime nell'età di Massimiliano*, t. 1, Atti del Convegno Rovereto, 14-15 maggio 2010, Rovereto, Accademia Roveretana degli Agiati, 2012, p. 27-75; P. PRODI, « Relazioni diplomatiche fra il ducato di Milano e Roma sotto il duca Massimiliano Sforza (1512-1515) », *Aevum*, 30^e année, fasc. 5/6 (sett.-dic. 1956), p. 437-494; D. LE FUR, *Marignan: 13-14 septembre 1515*, Paris, Perrin, 2014; M. VIGANÓ, *Marignano 1515: la svolta*, Milan, Fondazione Trivulzio, 2015; N. LE ROUX, *1515. L'invention de la Renaissance*, Paris, Armand Colin, 2015; A. SABLON DU CORAIL, *1515 Marignan*, Paris, Tallandier, 2015.

2. K. BRANDI, *Carlo V*, F. Chabod et W. Reinhard (intr.), Turin, Einaudi, 2001 [1^{ère} éd. 1937].

3. F. PROUST, « Puissance et résistance », art. cit., p. 71.

4. T. MORE, *L'Utopie ou le Traité de la meilleure forme de gouvernement*, S. Goyard-Fabre (éd.), Paris, Flammarion, 1987, p. 112.

INTRODUCTION

impasse. Or, plus l'état de Milan plonge dans la crise, plus il est désarticulé, augmentant de fait la voracité des appareils de conquête sur ses éléments (cités, bourgs, campagnes, maisons nobles, feudataires, fratries, clientèles, factions, etc.). Un certain ordre minutieux, certes pas exempt de violences et de guerres, est balayé par des armées forgées par des guerres brutales et sans fin contre l'Anglais et le Maure. Mues par des rêves de conquête et de soumission, parfois même d'extermination, les monarchies française et castillano-aragonaise disposent d'une culture d'intégration territoriale à grande échelle, de prédation comme outil de domination, de pacification des populations et de concentration élevée de moyens fisco-financiers pour mener des guerres longues grevant une large part des finances du souverain.

Hormis la litanie de batailles et de sièges, nous connaissons très mal la séquence qui les voit s'affronter pour le contrôle de la Lombardie. Depuis le volume VIII de la *Storia di Milano* (1957), nous sommes en dette d'une herméneutique reposant sur la continuité chronologique et l'épaisseur sociale, culturelle, politique et économique; il manque ce travail global qui rendrait intelligible la durée et l'intensité des guerres lombardes, et les logiques qui les sous-tendent¹. Homogène du point de vue des problèmes posés mais désarticulée politiquement, la période est étudiée généralement pièce par pièce. La récente et remarquable synthèse sur l'état de Milan est ainsi contrainte d'escamoter la séquence². La Lombardie en guerre semble « perdue en translation », entre un âge ducal et une *pax hispanica* bien documentés. En effet, nous disposons de plusieurs points d'appui limitrophes: la profonde connaissance du *Quattrocento* viscontéo-sforzesque; l'étude renouvelée du Milanais de Louis XII par Letizia Arcangeli, Stefano Meschini et Marino Viganó; les travaux multiples sur la longue domination des Habsbourg (1535-1700). En revanche, pour ce qui concerne la période 1515-1530, nous surplombons un champ de manœuvres lisse de populations; ainsi suivons-nous les armées qui vont et viennent, de sacs en batailles, comme si la guerre n'avait que des implications militaires; la Lombardie est la lice des princes d'Europe; les cités ressemblent à des boîtes qui se ferment ou que l'on ouvre de force; les sujets, près d'un million, sont spectateurs de la destruction de leurs vies. De façon révélatrice, la vie complexe de Francesco II Sforza (1494-1535) et la connaissance de son rôle historique lors des guerres d'Italie sont deux impensés de l'histoire lombarde, italienne et européenne.

En tant que structure de pouvoir direct et indirect, l'état de Milan échappe à la mise en regard des autres formations politiques européennes,

1. *Storia di Milano*, vol. VIII (Tra Francia e Spagna, 1500-1535), Milan, Fondazione Treccani, 1957, dont G. P. BOGNETTI, « La città sotto i francesi », p. 1-80 et G. FRANCESCHINI, « Le dominazioni francesi e le restaurazioni sforzesche », p. 81-333.

2. A. GAMBERINI (dir.), *A Companion to Late Medieval and Early Modern Milan. The Distinctive Features of an Italian State*, Leyde et Boston, Brill, 2015.

INTRODUCTION

comme si ses dites faiblesses et sa mort le disqualifiaient. Si le concept d'État moderne est remis en cause de nos jours, parfois à tort, il continue de structurer une bonne partie des angles d'attaque : plus vraiment médiéval, l'état de Milan serait aussi un échec de la modernité destiné à se faire province d'empire. La négation du potentiel heuristique d'un des principaux états italiens renforce, par effet d'aubaine, le monopole interprétatif, certes riche et brillant mais particulier, de Machiavel et Guicciardini sur les liens ténus entre guerre et état en Italie ; entre le « dehors » et le « dedans » ; entre la légitimité d'un pouvoir à dominer et sa capacité à extraire des ressources fisco-financières, à lever des troupes et à conserver le pouvoir ; entre les phénomènes de médiation et de collaboration, de résistance et de révolte au prince ; entre les processus d'union et de désunion du corps social.

Géographies d'un terrain d'enquête

Qui étudie le royaume de France peut s'appuyer, toute précaution faite, sur des dénominations léguées par les siècles¹. Sur la partie occidentale de la plaine du Pô, l'historien dispose de moins de certitudes². Cela dit, l'aire indéfinie de la domination n'est pas la limite de notre sujet d'étude, mais bien le point de départ de notre enquête. Les sources évoquent l'Insubrie, la Lombardie, le duché de Milan, le Milanais et l'état de Milan. Elles suggèrent une stratification millénaire des dominations et traduisent un large éventail de volontés. Les contemporains eux-mêmes éprouvent des difficultés à s'y retrouver. En 1526, l'orateur du marquis de Mantoue avoue à son maître : « [par] ce duché, je viens de comprendre qu'il s'étend sur six ou huit milles autour de Milan. Et moi je croyais que le duché et l'état étaient une même chose »³. Le Mantouan ne doit pas avoir honte : l'espace étudié résiste à la taxinomie. Désireux de simplifier la carte et d'abolir la distance entre les Anciens et les Modernes, les humanistes et les cartographes évoquent volontiers l'« Insubrie » et les « Insubres » : une tribu celte installée au VI^e siècle av. J.-C. à *Mediolanum*, au milieu de la plaine et entre deux fleuves, Adda et Tessin, entourée des Salasses, des Lépointes, des Cénomans et des Ligures⁴. Si la notion de « Lombardie » puise dans un passé moins

1. L. DAUPHANT, *Le Royaume des quatre rivières. L'espace politique français (1380-1515)*, Seyssel, Champ Vallon, 2012, chap. 1.

2. G. C. ANDENNA, « Il concetto geografico-politico di Lombardia nel Medioevo », in *Id.*, *Storia della Lombardia medievale*, Novare, Interlinea, 2018, p. 7-21.

3. ASMN, AG 1656, f^o 173r^o, Milan, le 1^{er} mai 1526, Giacomo da Cappel [désormais seulement Cappel] : « Quale ducato intendo che è sei o otto millia intorno de Milano. Et io credevo che il ducato et il stato fusse tutto uno ».

4. L. ALBERTI, *Descrittione di tutta Italia*, Bologne, Anselmo Giaccarelli, 1550, p. 380 et suiv. ; R. BORRI, *L'Italia nell'antica cartografia, 1477-1799*, Ivree, Priuli et Verlucca, 1999, p. 22-27 ; V. DEFENTE, *Les Celtes en Italie du Nord. Piémont oriental, Lombardie, Vénétie du VI^e siècle au III^e siècle*, Rome, École française de Rome, 2003, p. 7.

INTRODUCTION

éloigné, elle est plus ambiguë et à géométrie variable¹. En 1527, à destination de Charles Quint, les élites milanaises qualifient leur cité de « vera metropoli de Lombardia » ; il s'agit d'historiciser et de récupérer une hégémonie régionale confisquée par l'armée de l'empereur². Il va de soi que leur Lombardie est seulement transpadane et occidentale ; elle ne rejoint pas l'extension maximale du royaume des *Longobardi*, du Piémont à la Vénétie et à la Romagne. Un vague souvenir du lointain passé « barbare » s'incarne dans la couronne de fer conservée au nord de Milan, à Monza³.

Si l'on ne remonte qu'au Moyen Âge central, la Lombardie s'envisage déjà comme un groupe de cités padanes unies autour de celle de Milan (les « civitates Lombardie » ou « consules civitatum Longobardiae ») dans le projet commun d'en finir avec les Hohenstaufen⁴. En effet, faut-il le rappeler, l'Italie du Nord relève de la juridiction impériale, horizon d'attente des empereurs germaniques qui, au-delà, convoitent Rome. C'est pourquoi, *de iuris*, en tant que ducs de Milan, Louis XII et François I^{er} ne pouvaient qu'être des vassaux de l'empereur, non pas suzerains comme dans leur royaume. Louis XII sollicite par deux fois l'investiture à Maximilien de Habsbourg. En revanche, François I^{er} essaya de faire sans. Sa course à l'empire en 1519 pourrait d'ailleurs être relue, pour partie, en intégrant la possibilité, en cas d'élection, de verrouiller féodalement l'Italie du Nord. Étant donné son droit d'investiture, l'empereur Charles Quint a pu tenir sous bride Francesco II Sforza, puis, à sa mort, user du droit de dévolution avant d'investir son propre fils Philippe d'Espagne.

À partir des XIII^e-XIV^e siècles, d'autres notions géographico-politiques se font jour et témoignent de nouvelles dynamiques. À partir de la commune de Milan et vers la Lombardie, les Visconti se font « signori di Milano », obtiennent d'en être vicaires impériaux et, en 1395, de porter le titre de « duca di Milano »⁵. Un titre dont l'empereur monnaye toujours l'investiture à prix élevé. Elle permet à son détenteur d'exercer son autorité sur ledit « ducato di Milano », fief comprenant la cité de Milan et son *contado* (le « Milanais »). Son ressort administratif reprend, peu ou prou, les limites de l'évêché éponyme. Cependant, sa capacité d'expansion est annulée par la contiguïté des territoires des autres communes lombardes, notamment celle de Pavie. C'est pourquoi les princes et leurs serviteurs affectionnent la

1. L. ALBERTI, *Descrittione di tutta Italia*, op. cit., p. 316-317.

2. ACMI, *Dicasteri*, Ambasciatori, ms. 133, fasc. 3, Milan, le 21 juin 1527, Instructions du *Vicario* et des *Dodici* à Filippo Archinto.

3. En 1530, Francesco II Sforza la remet en personne dans les mains de Charles Quint, avant qu'il ne soit sacré empereur, d'après SANUDO 52, c. 603 et 609, Bologne, le 22 janvier 1530, Gasparo Contarini au Sénat de Venise et Girolamo da Priuli à son père.

4. G. C. ANDENNA, « Il concetto geografico-politico di Lombardia nel Medioevo », art. cit., p. 8-11 ; R. SANFELICI et S. ZANASI, *Torre di Langobardia. La « Lombardia », il corso del Po e il ducato estense nell'antica cartografia a stampa, 1520-1796*, Modène, Franco Cosimo Panini, 2003, p. 29.

5. G. C. ANDENNA, « Il concetto geografico-politico di Lombardia nel Medioevo », art. cit., p. 18.

INTRODUCTION

formule plus pragmatique de « stato di Milano » ou ses équivalents en latin (« status mediolanensis »), en français (« estat de Milan ») et en espagnol (« estado de Milán »). Les ressorts théoriques, juridiques et pratiques de la notion de *stato* offrent leur souplesse à la domination d'un espace et d'une population sujets à des variations historiques. La cité de Milan est son cœur battant et le principal réservoir de forces humaines, donc de possibilités fiscales, financières et militaires. Sa capacité d'attraction princière est telle que, même soumise, elle demeure maîtresse d'une partie du jeu. Les observations perspicaces d'Élisée Reclus concentrent l'essentiel du problème :

« Fièrè de son passé, confiante dans ses destinées, la capitale de la Lombardie tient à honneur de ne jamais obéir servilement aux impulsions du dehors : elle a ses opinions, ses mœurs, ses modes particulières, et tout ce qu'elle accepte de l'étranger reste imprimé d'un sceau d'originalité locale. De même chacune des villes qui se pressent dans la plaine lombarde cherche à garder son caractère propre. Toutes s'attachent à leur anciennes traditions et se glorifient de leurs annales »¹.

Enfin, autour d'un ensemble relativement constant dans l'histoire tardomédiévale, la juridiction de ce *stato* oscille au gré des capacités de conquête et de conservation du prince, en fonction aussi des polarités internes et externes qui le replient, le dilatent ou l'écartèlent. Sous Louis XII, l'état de Milan, à son extension maximale, englobe les terres de Valteline, Lugano, Locarno, Crema, Bergame, Brescia, Parme et Plaisance. Sous François I^{er}, l'ensemble de ces terres, moins les deux dernières, est concédé aux Suisses, Grisons et Vénitiens. Française aussi, Gênes dispose de sa propre juridiction. Sous Francesco II Sforza, Parme et Plaisance sont cédées au pape et les limites de l'état vont demeurer, largement et pour longtemps, quasiment inchangées.

Afin de ne pas inscrire notre enquête sur la téléologie du pouvoir souverain en Europe, nous nous sommes rangé à l'avis de Jean-Louis Fournel et de Jean-Claude Zancarini qui n'assignent pas de majuscule aux notions de *stato* et d'état. Cette approche est féconde car elle ouvre sur un champ aussi large que les possibles des protagonistes, sur la découverte d'un monde nouveau et non la traque d'éléments que l'on connaît déjà². D'après les traducteurs français du *Prince*, le *stato* de la Renaissance est rarement un « *stato* juridique et institutionnel » distinct du prince. Il renvoie plutôt au « territoire qui – avec ses richesses matérielles propres et ses habitants – constitue une force matérielle permettant de faire la guerre ». L'aptitude du pouvoir princier à l'extraction de ressources fiscales, matérielles, humaines

1 É. RECLUS, *Nouvelle géographie universelle. La Terre et les hommes*, t. 1, L'Europe méridionale, Paris, Hachette, 1875, p. 377.

2. J.-L. FOURNEL et J.-C. ZANCARINI, « Le laboratoire florentin », in N. MACHIAVEL, *Le Prince*, Paris, PUF, 2014, p. 43-44.

INTRODUCTION

et symboliques conditionne l'accroissement de sa force, le renforcement de ses positions et l'affaiblissement des concurrents. On peut donc acquérir un *stato*, le conserver, le défendre, l'accroître ou le perdre. En ce cas, la notion de *stato* se ramifie et désigne « un groupe d'hommes armés », munis d'une volonté politique, qui s'élabore et s'exprime dans des instances de gouvernement, réfléchissant aux effets de la force qu'ils utilisent ou peuvent utiliser »¹. Ainsi, peut-on parler de *stato sforzesco*, émanation de la maison ducale des Sforza et de l'ensemble de ses serviteurs. Il en découle un possible mais rare « arte dello stato », une manière de métier, avec ses codes, ses techniques, ses maîtres, ses apprentis et sa corporation comparables à l'art de la soie ou de la laine².

Il nous reste à décrire et qualifier les dynamiques intérieures et extérieures du *stato* qui nous intéresse. Depuis le XIV^e siècle, le seigneur de Milan domine difficilement une somme de « chacun pour soi » : une dizaine de cités, des seigneurs feudataires, des terres séparées et des communautés rurales³. En d'autres mots, il gouverne difficilement une micro-monarchie composite⁴. Au-dehors, entre les Alpes et le Pô, le *stato di Milano* est à la jointure des principaux réservoirs européens en hommes, en capitaux et en ambitions politiques : vers l'est, la république de Venise flanquée des Balkans ; vers le sud, les états du pape et la république de Gênes, portes de la Méditerranée ; à l'ouest, le duché de Savoie-Piémont et, au-delà, la monarchie de France ; au nord enfin, les Suisses en apparence unis, mais dans le détail le Valais, non pas canton mais pays allié aux mains du prince-évêque de Sion, le canton d'Uri, les terres italiennes conquises en 1512 par les cantons (baillages communs de Lugano, Mendrisio, Locarno et Valmaggia) et les Grisons qui ouvrent sur le Saint-Empire, dont le comté de Tyrol et la principauté archiépiscopale de Trente⁵.

En 1525, cela fait écrire Antonio de Leyva à Charles Quint que « cet état [de Milan] est la clé de l'Italie, et avec celui-ci, vous serez seigneur d'Italie, et celui qui est seigneur d'Italie, est seigneur du monde »⁶. Extrémité nord sise au pied de deux cols alpins, la place disputée de Chiavenna intègre cette fonction jusque dans son propre nom : *chiave*, la clé⁷. Semblable à un « détroit terrestre », « lieu fort » des ambitions et des menaces, point d'étranglement, la situation de l'état de Milan est source de richesses parce

1. *Ibid.*, p. 51.

2. *Ibid.*, p. 50.

3. G. C. ANDENNA, « Il concetto geografico-politico di Lombardia nel Medioevo », art. cit., p. 20.

4. M. CAVALLERA, « Questioni di dazi e di contrabbandi alla periferia dello Stato di Milano », in *Id.* (dir.), *Lungo le antiche strade*, op. cit., p. 208.

5. F. BRAUDEL, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XV^e-XVIII^e siècle*, t. 3, Le temps du monde, Paris, Armand Colin, 1979, p. 95, 293, 475 et 477.

6. DOCUMENTI MORONE, p. 535-536, Milan, le 16 novembre 1525, Antonio de Leyva [désormais seulement Leyva] à Charles Quint : « este estado es la llave de Italia, y que con el sera señor della, y quien es señor de Italia, es señor del mundo ».

7. G. SCARAMELLINI, « Chiavenna », *Historisches Lexikon der Schweiz*, en ligne.

INTRODUCTION

que point de passage obligé ; elle est aussi source de faiblesse car il peut servir de zone otage, voire de moyen de blocus¹. Pour parler le langage de Brzezinski, il s'agit d'un « pivot géopolitique »². En aval des cols alpins et des contreforts apennins (qui sont autant de foyers de rébellion), l'état de Milan est innervé par deux principaux réseaux de communication : d'une part, un système hydrographique nord-sud qui alimente le Pô, fleuve tendu vers l'Adriatique, et qui fertilise sa plaine irriguée ; d'autre part, un réseau terrestre en étoile dont la cité de Milan est le centre. Par conséquent, l'état de Milan peut s'envisager comme une « dromocratie », c'est-à-dire un pouvoir qui se pense, s'aménage, se défend et s'emporte au moyen d'un réseau de communication dense et rapide³. L'état est alors vitesse. S'il dispose de forces propres et alliées supérieures, le prince peut s'appuyer sur un archipel défensif de cités et places fortifiées, lesquelles peuvent bloquer l'ennemi comme faciliter le transport de troupes à terre comme sur les rivières⁴.

Le lecteur doit être attentif aux trois éléments fondateurs du pouvoir princier en Lombardie [*Carte 3*] : les portes (les cols alpins), les flux (le réseau hydrographique et terrestre) et le centre de gravité (Milan, cité-capitale). Commençons par les cols. Jean d'Auton qualifie la région de Côme de « principale entrée de la duché devers les Allemaignes » tandis que le regard de Louis XII a pu être fixé sur les Alpes, tellement il « mesur[ait] combien le pais de Valais vault et le passaiage p[ou]r faire bien ou mal [à la] Lombardie »⁵. Inquiet des Valaisans, le regard du roi se pose sur le col du Simplon, tandis que son chroniqueur envisage avec plus d'optimisme ceux de la Spluga, de la Maloja et de la Bernina. Encore aujourd'hui, ces derniers cols (alors tenus par les Grisons, alliés des cantons suisses) offrent une connexion de premier choix entre la plaine du Pô et les Alpes, au-delà des marchés germaniques⁶. Ils répondent à une organisation relativement simple : trois principaux systèmes de vallées.

Considérons le premier. Au XVI^e siècle, tout trafic entre le Valais et la Lombardie passe par le col du Simplon, lequel débouche sur le Val d'Ossola, terre des ducs de Milan, et dans une moindre mesure le col du Nufenen⁷. Sur le versant qui regarde l'Italie, le Tessin y prend sa source avant qu'il

1. P. MAINONI, « Alcune osservazioni sulla politica economica di Milano fra Ludovico il Moro e il dominio francese », dans L. ARCANGELI (dir.), *Milano e Luigi XII. Ricerche sul primo dominio francese in Lombardia (1499-1512)*, Milan, FrancoAngeli, 2002, p. 347.

2. Z. BRZEZINSKI, *Le Grand échiquier. L'Amérique et le reste du monde*, Paris, Bayard, 1997, p. 68.

3. Tout en portant notre attention sur la densité des voies de communication, sur les vitesses qu'elles impliquent et ses incidences sur la conquête, l'exercice et la déstabilisation du pouvoir, notre définition de la « dromocratie » ne réemploie pas totalement celle de Paul Virilio, au sujet des sociétés industrielles, dans *Vitesse et Politique. Essai de dromologie*, Paris, Galilée, 1977.

4. L. SMAGLIATI, *Cronaca parmense (1494-1518)*, S. di Noto (éd.), Parme, 1970, p. 77.

5. J. D'AUTON, *Chroniques de Louis XII*, t. 1, R. de Maulde la Clavière (éd.), Paris, Renouard, 1889, p. 150 ; M. SCHINER, *Korrespondenzen und Akten zur Geschichte des Kardinals Matth. Schiner*, t. 2, A. Büchi (éd.), Bâle, Rudolf Geering, 1925, p. 529, Milan, le 10 juillet 1510, Jörg auf der Flüe au gouverneur français de Côme.

6. F. HITZ, « Grisons », *Historisches Lexikon der Schweiz*, en ligne.

7. R. ARNOLD, « Simplon, col du », *Historisches Lexikon der Schweiz*, en ligne.

INTRODUCTION

n'atteigne Bellinzona, Lugano et Locarno, champs de bataille des ducs de Milan et des Suisses au xv^e siècle. Ces derniers l'ont emporté, notamment le canton d'Uri maître de la Léventine et du col du Saint-Gothard, une des principales portes entre l'Europe du Nord et l'espace méditerranéen¹. Le deuxième système de vallées est un peu plus à l'est. Quiconque veut atteindre le Lario (le nom du lac de Côme uni à celui de Lecco) peut franchir le col de la Spluga (Val di Chiavenna) ou bien celui de la Maloja (Val Bregaglia) puis passer par le bourg de Chiavenna. Gian Giacomo Trivulzio s'est taillé un *stato* dans cet espace-charnière². Enfin, un pas supplémentaire vers l'est nous amène vers le troisième et dernier ensemble qui nous intéresse : la Valteline (conquise en 1512 par les Grisons)³. D'orientation est-ouest, creusée par l'Adda qui finira son cours dans le Pô, la Valteline relie le col de la Bernina, Bormio et Sondrio avant de plonger dans le Lario. Cette vallée a la particularité de jouxter l'Engadine (Saint-Moritz et la haute vallée de l'Inn), le comté de Tyrol, la principauté archiépiscopale de Trente et la république vénitienne⁴.

Outre les cols, la conformation géopolitique de l'état de Milan s'appuie sur un réseau hydrographique de grande importance et qui conditionne une bonne partie des potentialités du maître de Milan⁵. Physiquement « au milieu des fleuves », l'espace milanais est, au sens strict du terme, une forme de « mésopotamie ». En dépit de sa densité renforcée par des canaux transversaux, ce réseau est plutôt simple à appréhender : une bonne partie des cours d'eau est tributaire des glaciers et des lacs alpins ; une autre naît des Apennins ; tous s'organisent en direction du Pô. Les lacs alpins se chargent de réguler les eaux issues de la fonte des neiges tandis que les cours d'eau émissaires accélèrent le transit des pondéreux et des soldats, facilitent l'irrigation des campagnes, procurent des droits de douane aux pouvoirs ducal et locaux pour les franchir ou les emprunter, et constituent des obstacles pour les envahisseurs⁶. D'ouest en est, le Pô arrose un bassin alluvial et fertile long de 650 km jusqu'à son delta adriatique. Depuis qu'il est issu des neiges du Monviso, en Piémont, non loin du col du Montgenèvre et du Val de Suse, il s'alimente, en Lombardie, des rivières venues du

1. LA RÉDACTION, « Saint-Gothard, col du », *Historisches Lexikon der Schweiz*, en ligne.

2. L. ARCANGELI, « Gian Giacomo Trivulzio marchese di Vigevano e il governo francese nello stato di Milano (1499-1518) », in *Id.*, *Gentiluomini di Lombardia. Ricerche sull'aristocrazia padana nel Rinascimento*, Milan, FrancoAngeli, 2003, p. 3-70 ; A. MADRIGNANO, *Le Imprese dell'illustrissimo Gian Giacomo Trivulzio il Magno*, M. Viganò (éd.), Milan, Fondazione Trivulzio, 2014 ; C. SANTI, « Gian Giacomo Trivulzio tra Musso e Mesocco ovvero : rapporti tra la Val Mesolcina e la sponda destra del lago di Como nei secoli scorsi », *Almanacco Mesolcina-Calanca*, 63, 2000, p. 125-131.

3. D. BENETTI et M. GUIDETTI, *Storia di Valtellina e Valchiavenna. Una introduzione*, Milan, Jaca Book 1990.

4. G. SCARAMELLINI, « Valteline », *Historisches Lexikon der Schweiz*, en ligne.

5. E. RECLUS, *Nouvelle géographie universelle*, t. 1, *op. cit.*, p. 310-333 ; t. 3, L'Europe centrale, Paris, Hachette, 1878, p. 3-14 et 25-28.

6. ASMN, AG 1647, f° 147r°-v°, Milan, le 4 mars 1521, *L'ordine del transito de Svizari che vano al servizio dil papa*, d'après Francesco Grossino [désormais seulement Grossino] ; M. CAVALLERA (dir.), *Lungo le antiche strade*, *op. cit.*

INTRODUCTION

nord et du sud : avant tout, le Tánaro, la Sesia, le Tessin, l'Adda et l'Oglio. Hormis le premier né en Ligurie, les autres s'originent aux nombreux lacs-réservoirs alpins (Verbano, Lario et Iseo) et parcourent la Lombardie vers le sud jusqu'à rencontrer le Pô.

À l'ouest, la Sesia marque la frontière entre le duché de Savoie-Piémont et celui de Milan. Prenant sa source au pied du Mont Rose dans le Val d'Aoste, elle passe entre les bourgs de Gattinara (dont est issu le grand chancelier de Charles Quint) et de Romagnano (où Bayard trouve la mort en 1524 en tentant de la franchir). Vient ensuite Vercelli, place-frontière piémontaise. À hauteur de Casale Monferrato, la Sesia se jette dans le Pô. Vingt kilomètres au sud, à Bassignana, ce dernier s'accroît du Tánaro venu des Alpes ligures et dont la cité d'Alessandria tire profit. Le Pô file vers l'est : outre l'Agogna qui protège Novare, le Tessin lui offre ses eaux puissantes après avoir longé Pavie. Émissaire du Verbano (ou lac Majeur), principal affluent du Pô, ce dernier cours d'eau constitue un tout autre obstacle¹. En 1524, les ingénieurs de François I^{er} ont tenté, sans succès, de le détourner pour prendre Pavie. Dernière barrière naturelle avant Milan, le Tessin impose aux conquérants venus de l'ouest de trouver un gué ou un pont. Leur rareté est parfois compensée par des ponts de barque.

Combien de fois les armées royales, révolutionnaires et impériales ont-elles franchi et refranchi les ponts de Boffalora (non loin de Magenta et de Turbigo), de Vigevano (à proximité d'Abbiategrosso) et de Pavie ? À hauteur justement de Turbigo, une partie des eaux du Tessin est canalisée vers l'est, dans le *Naviglio Grande*, afin de raccorder Milan. Après avoir innervé la capitale, ses eaux domptées sont redirigées vers le sud, pour retrouver à nouveau le lit normal du Tessin. Ce circuit fluvial est complété par l'Adda, à l'est de Milan. Rivière parcourant la Valteline, immisaire et émissaire du Lario (bras de Lecco, non pas Côme), l'Adda plonge vers le sud et longe la puissante forteresse lombarde de Trezzo. Parvenues à Cassano et Treviglio, ses eaux sont en partie canalisées au profit de la capitale milanaise ; la dérivation prend le nom de *Naviglio della Martesana*. Non loin d'Agnadello, l'Adda poursuit son chemin jusqu'aux ponts de la cité de Lodi et de la place-forte de Pizzighettone. À hauteur de Maccastorna et juste avant Crémone, elle se jette dans le Pô. Enfin, plus à l'est, la rivière Oglio constitue une partie de la frontière lombarde-vénitienne. Issu du lac d'Iseo, elle fournit des points de passage indispensables : Soncino-Orzinuovi et Robecco.

Celui qui veut tenir l'état de Milan doit verrouiller certains points de passage alpins et fluviaux, et envisager de tenir les nœuds logistiques les plus importants, car le système nerveux est trop important pour être défendu intégralement jusqu'au succès. Couplé à une absence de profon-

1. G. BORA et P. DE VECCHI, *Nell'età di Bramante e Leonardo tra i Navigli e il Ticino. Catalogo della Mostra tenuta ad Abbiategrosso nel 2007*, Milan, Skira, 2007.

INTRODUCTION

leur stratégique, le réseau routier a les défauts de ses qualités : les marchandises comme les envahisseurs peuvent traverser l'état en quelques jours. Autour de Milan, à partir des cités environnantes, deux distances-temps se dessinent, comme deux enveloppes autour du cœur de l'état. Au plus large possible, Parme est à 125 km de Milan ; Alessandria 90 km ; Crémone 85 km ; Plaisance 70 km. À proximité, tout va très vite : Novare, Pavie et Lodi sont à 30 km de Milan ; Côme à 45 km. En temps de paix, les deux enveloppes sont tenables ; le duc peut même s'imaginer agréger Bergame (50 km) au premier cercle ; Brescia (90 km) voire Gênes (150 km) au second cercle. En temps de guerre, cette grande politique se transforme en piège. Ces cercles ne sont pas des ceintures défensives. L'assaillant peut frapper vite et fort au centre de gravité (la capitale Milan) pour que l'état s'effondre. Les campagnes brutales de l'armée du roi comme la guerre prudente des Hispano-impériaux en attestent systématiquement. Seul le repli résolu de toutes les forces mobiles dans les corps fixes les plus robustes peut avoir raison de l'assaillant (Milan en 1516 et 1523, Pavie en 1525, notamment).

Cinq mille hommes massés derrière les remparts d'une seule cité valent mieux que vingt mille ventilés dans tout l'état. Le paradoxe français est qu'à l'offensive les capitaines du roi savent marcher droit sur Milan, mais tendent, en position défensive, à vouloir tout défendre. C'est que le dehors à conquérir est devenu le dedans à protéger. En 1521, au lieu de se replier à Milan, les Français s'épuisent à défendre toutes les cités, notamment Parme, la cité la plus méridionale et la plus éloignée du centre de gravité. Les Hispano-impériaux prennent acte de l'impossible profondeur stratégique et font ce que préconise Seyssel : « davantage fortifier et fournir les places qui s[on]t tenables »¹. En se fixant sur quelques points centraux solidement tenus, l'armée de Charles Quint ne subit aucun étirement logistique, dispose d'une masse critique, attend que l'autre se dissolve, peut bondir sur toute unité isolée puis se replier derrière ses murs, et surtout, à l'échelle de l'Italie, ancrer une entrave inexpugnable entre le royaume de France et les terres napolitaines de l'empereur².

« *Un champ de forces et de luttes* »

Cerclé de frontières fluctuantes, convoité, peuplé, dynamique et productif, l'état de Milan est une accumulation de pouvoirs concurrents que le

1. C. DE SEYSSEL, *La Monarchie de France et deux autres fragments politiques*, J. Poujol (éd.), Paris, Librairie d'Argences, 1961, livre V-8, p. 214-215.

2. DOCUMENTI MORONE, p. 535-536, Milan, le 16 novembre 1525, Leyva à Charles Quint ; F. GUICCIARDINI, *Histoire d'Italie*, vol. 2, J.-L. Fournel et J.-C. Zancarini (éd. et trad.), Paris, Robert Laffont, 1996, p. 530.

INTRODUCTION

prince peine à mettre en harmonie. Pour en rendre compte, les métaphores de la polyphonie¹, du magma², de la constellation³, des jeu d'échecs et de cartes⁴ ou de la mer sont utiles et utilisées parfois par nous-même, mais trop restrictives pour permettre une analyse pérenne. Nous avons retenu la notion plus opératoire de « champ », définie comme une « zone, portion de l'espace douée de certaines propriétés dynamiques ». Spatialisée, son étymologie (*campus*, plaine, terrain, campagne) permet d'envisager les rapports entre les pouvoirs dans leur espace d'application afin d'en contrôler tout ou partie⁵. En somme, la notion est géopolitique et peut devenir historique⁶. Avant cela, le « champ » a été un outil des physiciens, sans être nécessairement « de forces » ou « de luttes »⁷. Dans le domaine des sciences humaines, il est introduit par Ernst Cassirer et sa *Philosophie des formes symboliques* (1923-1929)⁸. À partir de certains concepts comme celui de « champ », Kurt Lewin (en psychologie, années 1930-1950) puis Pierre Bourdieu (en sociologie et en anthropologie, années 1970-1990) portent la commune espérance d'une théorie unifiée de leur discipline. Pour ce faire, ils assignent à la notion de « champ » un potentiel heuristique extrêmement ambitieux : aptitude à la mobilité analytique ; potentiel expansif et agrégatif de nouveaux problèmes ; capacité à relier des éléments prétendument disparates et à absorber des dynamiques *a priori* chaotiques, éclatées et hiératiques ; ouverture à l'empirisme et refus d'un système totalisant et définitif⁹. Lorsqu'on lui adjoint l'adjectif de « politique », il se définirait « à la fois comme champ de forces et comme champ de luttes visant à transformer le rapport de force qui confère à ce champ sa structure à un moment donné »¹⁰. Le clôturer reviendrait à le couper de ses sources d'énergie, des

1. F. DEL TREDICI, « Lombardy under the Visconti and the Sforza », in A. GAMBERINI (dir.), *The Italian Renaissance State*, Cambridge, CUP, 2012, p. 174.

2. G. CHITTOLETTI, « Introduzione », in *Id.*, *La formazione dello Stato regionale e le istituzioni del contado. Secoli XIV e XV*, Turin, Einaudi 1979, p. XXX.

3. E. CANETTI, *Masse et puissance*, R. Rovini (éd.), Paris, Gallimard, 1966 [1^{ère} éd. 1960], p. 411 ; B. DE JOUVENEL, *Du Pouvoir. Histoire naturelle de sa croissance*, Paris, Hachette, 1972 [1^{ère} éd. 1945], p. 229.

4. D. CROUZET, *Charles de Bourbon, connétable de France*, Paris, Fayard, 2003, p. 120.

5. « Champ », *Trésor de la Langue Française informatisé*, en ligne : en français médiéval, le « champ » désigne un « espace d'une certaine étendue et plus ou moins nettement délimité sur lequel se déroule une activité connue », ainsi parle-t-on de « champ de bataille » ou de « champ clos ».

6. F. ENCEL, *Géopolitique de Jérusalem*, Paris, Flammarion, 2015 [1^{ère} éd. 1998].

7. L. BRILLOUIN, « Transformations et avatars de la notion de champ », *Revue de Métaphysique et de Morale*, 67^e année, 2, 1962, p. 206-213.

8. E. CASSIRER, *La Philosophie des formes symboliques*, 3 vol., C. Fronty (trad.), Paris, Éditions de Minuit, 1972 ; *Id.*, *Logique des sciences de la culture. Cinq études*, Paris, Éditions du Cerf, 1991, p. 192 ; *Id.*, *Substance et fonction*, Paris, Éditions de Minuit, 1977, p. 101-113 ; J. M. FERNANDEZ FERNANDEZ et A. PUENTE FERRERAS, « La noción de campo en Kurt Lewin y Pierre Bourdieu : una análisis comparativo », *Revista Española de Investigaciones Sociológicas*, 2009, n° 127, p. 35.

9. J. M. FERNANDEZ FERNANDEZ et A. PUENTE FERRERAS, « La noción de campo », art. cit., p. 35 ; K. LEWIN, *Field Theory in Social Science. Selected Theoretical Papers*, D. Cartwright (éd.), New York, Evanston et Londres, Harper Torchbooks, 2013 [1^{ère} éd. 1951], p. XI ; *Id.*, *Resolving Social Conflicts. Selected Papers on Group Dynamics*, G. Weiss Lewin (éd.), Londres, Souvenir Press, 1973, p. 240.

10. P. BOURDIEU, *Propos sur le champ politique*, P. Fritsch (éd.), Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2000, p. 14-15.